

IGNACIO DEL VALLE

LES DÉMONS DE BERLIN

roman

Traduit de l'espagnol par

KARINE LOUESDON

et

JOSÉ MARÍA RUIZ-FUNES TORRES

libretto

Titre original :
Los Demonios de Berlín

© Ignacio del Valle, 2009.

© Libella, Paris, 2012, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0878-0

Ignacio del Valle est né le 26 mai 1971 à Oviedo. Il vit actuellement à Madrid et écrit régulièrement pour *El País* et *El Comercio*. Auteur de sept romans loués par la critique, il a reçu plus d'une quarantaine de prix nationaux pour ses nouvelles et a également obtenu le prix de la Critique des Asturies, une mention spéciale du jury du prix Dashiell Hammett, le prix Libros con Huella et le prix Violeta Negra à Toulouse en 2011 pour *Empereurs des ténèbres*. Traduit en plusieurs langues, le roman a été adapté au cinéma par Gerardo Herrero, par ailleurs producteur du film noir argentin *Dans ses yeux*, réalisé par Juan José Campanella.

À Otti, qui m'a donné mon équilibre

Élam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie... ce seraient aussi de beaux noms. [...] Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'Histoire est assez grand pour tout le monde.

PAUL VALÉRY

Le premier démon

– Tu as remarqué? On dirait que son âme est encore dans la pièce.

Arturo, conscient que deux des trois hommes qui l’accompagnaient ne devaient pas comprendre un traître mot de ce qu’il disait, répéta sa phrase, en allemand cette fois-ci. Les deux SS exprimèrent leur perplexité dans leur langue aux accents rêches et, avec le camarade espagnol qui se tenait à leurs côtés, scrutèrent la mort horrible, pâle et objective qui se dressait devant eux. La blanche et colossale maquette de Germania, la métropole que Hitler projetait de construire sur le vieux Berlin pour en faire la capitale du futur Reich, s’étalait sur une plate-forme qui occupait toute la salle. Des avenues de sept kilomètres destinées aux défilés, des arcs de triomphe de plus de cent mètres de hauteur, des gares aux façades longues de quatre cents mètres, des ministères, des Opéras, des places, des musées, des prisons... le tout conçu à la mesure de la mégalomanie du Führer, et, au fond, la *Volkshalle*, la halle du Peuple, avec une capacité de cent quatre-vingt mille personnes et un dôme seize fois plus grand que celui de Saint-Pierre de Rome, couronné d’un immense aigle. Là, devant l’entrée principale, légèrement décalé sur la droite, tel un macabre Gulliver, gisait le cadavre d’un homme. Il reposait sur le ventre, avait le bras gauche étiré, la main agrippée à l’un des immeubles en plâtre ; son sang maculait la blancheur des

bâtiments qui l'encerclaient, formant une composition abstraite. Arturo n'eut pas besoin de voir son visage pour savoir de qui il s'agissait : cela faisait une heure qu'ils le recherchaient dans toute la chancellerie. Il examina la pointe de ses propres bottes, comme s'il n'avait rien de mieux à faire, et leva à nouveau les yeux sur la maquette éclairée par des projecteurs mus par un mécanisme automatique, qui simulaient la trajectoire quotidienne du soleil. Puis il posa son fusil-mitrailleur, enleva ses bottes et, sous le regard interloqué des trois autres, monta sur la plate-forme et pénétra dans la maquette. Juste avant de grimper, d'étranges scrupules lui avaient dicté de ne pas souiller l'endroit. Il ne distinguait même plus l'odeur de ses chaussettes portées depuis trois semaines. Prenant garde à ne rien écraser, il emprunta l'artère principale en évitant l'arc de triomphe et les voitures miniatures disposées de-ci de-là sur l'avenue, et atteignit le cadavre. Il s'abaissa au niveau du torse de l'homme et retourna le corps. Il avait été liquidé depuis peu : le sang frais dégage une odeur de cuivre très particulière. Arturo l'observa attentivement ; l'homme avait le visage crispé, comme ceux que l'on peut voir dans certains martyrologes. Le coup de couteau qu'on lui avait proprement administré au cœur justifiait une telle apparence. Arturo chercha dans ses vêtements civils des papiers, quelque chose qui indiquât son identité. Dans la poche du pantalon il trouva un portefeuille, et à l'intérieur un *Ausweis* ; il compara la mine défective du cadavre avec les traits fins et bien dessinés de la photographie, et vérifia que le nom correspondait à celui que leur avait donné l'officier en chef : Ewald von Kleist, né à Munich, 1897. *Mort à Berlin, 1945*, compléta mentalement Arturo. Comme pour corroborer cette épitaphe, les secousses provoquées par les bombardements au-dessus de leurs têtes confirmaient que l'on était bel et bien à Berlin, un Berlin sur le point de se faire engloutir par une guerre atroce et dévastatrice. Il s'apprêtait à poursuivre l'examen lorsqu'il entendit

derrière lui un craquement. C'était son compatriote qui le rejoignait ; non content d'avoir envoyé valdinguer un Opéra, deux Volkswagen, un *Wanderer*, il fonçait maintenant tout droit sur l'arc de triomphe. Arturo lui décocha un regard furieux qui le foudroya sur place et le laissa bouche bée.

– Merde, Manolete, pourquoi crois-tu que j'ai enlevé mes bottes ? grogna Arturo à la vue des dégâts causés par cette tornade humaine.

– Désolé, mon lieutenant, je pensais que vous aviez besoin de moi...

– Oui, l'interrompit-il sans ménagement, pour faire le planton jusqu'à ce que les poules aient des dents...

Arturo dévisagea le soldat Francisco Ramírez, alias Manolete ; ses bras qui flottaient dans un uniforme trop large faisaient peine à voir, et dire qu'il était laid eût été le flatter, mais à en juger par ces quelques mois de débâcle partagée, il était indéniable que le troufion Ramírez, à l'instar du torero Manolete, se plaçait toujours au bon endroit. Résigné, Arturo secoua la tête.

– Tu n'es qu'une brute épaisse. Allez, amène-toi, et arrête de fouler le raisin.

Manolete s'avança comme s'il marchait sous l'eau, s'agenouilla près d'Arturo et jeta un coup d'œil au cadavre.

– Lui, on lui a donné son passeport pour l'au-delà, observa-t-il. Et comme il faut... Un coup de couteau du bas vers le haut.

– Apparemment.

– C'est le tas de viande qu'on cherche ?

Arturo le fixa d'un air las ; la description était certes crue, mais exacte. Il lui montra les papiers. Manolete lut avec difficulté, détachant chacune des syllabes.

– C'est bien le *Doïche*, confirma-t-il. Qui peut avoir fait une telle casse ?

– Va savoir... Dans cette ville, n'importe qui peut faire

n'importe quoi. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas là par hasard.

– Parole de sage, mon lieutenant. Et alors, on fait quoi?

– Pour l'instant, on continue de fouiner.

En toute logique, la mission d'Arturo aurait dû s'achever avec cette découverte, mais une curiosité polyédrique le pressa d'explorer le corps avec méthode et minutie. Tandis qu'il passait à l'action, il songea à l'ordre donné par le poste de commandement, à peine une heure plus tôt, à tous ceux qui assuraient la protection de la nouvelle chancellerie du Reich, qu'ils fussent de la *Dienststelle*, du *Begleitkommando* ou de la *Kripo* : passer au peigne fin le bâtiment afin de débusquer le dénommé Ewald von Kleist, quarante-huit ans, un mètre quatre-vingt-dix environ, corpulent, brun, sans plus de détails. En sa qualité de courroie de transmission des ordres, l'officier qui les avait dépêchés s'était efforcé de ne laisser transparaître aucune émotion, mais à la pâleur de son visage, on devinait que cette mission était de celles dont l'échec entraînerait une rétrogradation, voire un conseil de guerre. Malgré le secret qui avait entouré l'identité de la victime, Arturo put présumer de la qualité de l'homme, l'ayant vu arriver la nuit précédente avec quatre autres individus dans une énorme Opel Admiral, entièrement peinte en noir – y compris les phares, dont seule une fente projetait une écharde de lumière d'un jaune trouble – et sans signe distinctif, escortée par un détachement de la *Waffen-SS*. Au fil de ces réflexions, Arturo sortait des poches du cadavre des Reichsmark et des pfennigs, désormais inutiles, un coupe-ongles, un canif, un mince étui à cigarettes en argent cannelé et un carton dont les deux faces étaient couvertes de notes et de ratures... Arturo prit tout son temps pour l'examiner ; il s'agissait d'un faire-part de mariage sur lequel on avait griffonné des mots, des équations, des schémas, des croquis, des abréviations... le tout jeté pêle-mêle. Il buta deux fois sur

ce qui aurait pu être l'élément ordonnateur, un étrange mot entouré : *WuWa*. Il n'était accompagné d'aucune annotation ou commentaire, mais avait été soigneusement calligraphié, ce qui pouvait révéler son importance au milieu de la précipitation chaotique de ce galimatias. Arturo soupesait ces informations lorsqu'un officier fit irruption dans la salle ; si Arturo avait oublié les deux SS qui l'accompagnaient, eux, en revanche, n'avaient pas oublié la chaîne de commandement. Il eut le réflexe de cacher prestement le faire-part. Au même instant, l'*Untersturmführer*¹ Franz Schälde, chef de la garde de la chancellerie, se posta au bord de la maquette et tâcha de surmonter sa surprise à la vue des deux bottes, l'une debout, l'autre renversée. Le gonflement des tendons de sa gorge laissait penser qu'il s'y trouvait un baril de poudre.

– Que faites-vous, soldat ? aboya Franz Schälde.

Arturo se redressa et fit le salut allemand en prenant bien soin de n'allumer aucune mèche.

– Je vérifiais l'identité du mort, *mein Untersturmführer*.

– C'est notre homme ?

– Oui, *mein Untersturmführer*.

– Très bien, votre mission est terminée. Retirez-vous.

Manolette et Arturo s'exécutèrent aussitôt et descendirent de la plate-forme. Arturo enfila rapidement ses bottes avant de livrer un bref rapport de la battue menée dans le bâtiment et d'aborder des aspects plus secondaires tels que l'état du cadavre, l'inspection de ses vêtements et de ses objets personnels... omettant, sans raison précise, le faire-part. Quand il eut achevé, l'officier ordonna aux membres de la *Waffen-SS* de procéder à l'enlèvement du corps, ce qu'ils firent au mépris de toute méthode, écrasant des bâtiments sans le moindre égard, comme s'il eût été plus important de cacher la victime

1. Pour l'équivalence des grades militaires allemands, une note explicative est donnée en fin d'ouvrage.

que de découvrir le bourreau. Ensuite, il enjoignit à Arturo et Manolete de lever le camp et de reprendre leurs rondes mécaniques, non sans leur avoir ordonné d’user de la principale faculté de la mémoire : l’oubli. Après avoir effectué le salut nazi, ils quittèrent le rez-de-chaussée de la chancellerie pour entrer dans les vastes salles recouvertes de marbre, que séparaient des portes montant jusqu’au plafond. Ce monument à la gloire du pouvoir, érigé pour intimider et impressionner les visiteurs, avait désormais une allure fantomatique ; on avait retiré les tableaux, les tapis et les meubles, les plafonds présentaient d’énormes fissures et des planches avaient été clouées aux fenêtres... Leurs bottes résonnaient dans les larges corridors.

– Il y a du pain sur la planche, hein, mon lieutenant ? glissa Manolete.

– Cela ne nous concerne pas.

– Mais ne me dites pas que c’est pas bizarre...

– Je te répète que ce ne sont pas nos oignons.

– Bien sûr... Marchand d’oignons se connaît en ciboule ! Enfin... soupira Manolete. En tout cas, moi je sais ce qu’on peut faire.

– Terminer notre ronde.

– Non, autre chose. On pourrait aller s’en griller une dans les jardins, non ?

– Tu es fou ? On va se peler le jonc, là-bas.

– Pour ce qu’on s’en sert... Allez, mon lieutenant, cette maison porte la guigne, je le sens.

Arturo, abîmé dans ses pensées, ne prit pas la peine de répondre ; en dépit de l’indifférence qu’il avait affichée quelques instants plus tôt, il ne parvenait pas à s’ôter de l’esprit le cadavre qu’ils avaient laissé en bas. Il songea alors que, nécessairement, les officiers auraient à en référer au *Führerbunker* de la chancellerie, et que l’une des entrées les plus proches se situait dans les jardins. Ce n’était pas seule-

ment de la curiosité : tout ce qui survenait dans ce lieu était de sa compétence, surtout si cette compétence travaillait du couteau. Il haussa les épaules.

– Un peu d’air frais ne nous fera pas de mal.

Manolete sourit comme un enfant devant un gâteau d’anniversaire et ils se dirigèrent vers les jardins. Dehors, les mâchoires du froid se refermèrent sur leurs chairs, ils remontèrent le col de leurs capotes grises ; ils soufflaient de la buée à chaque respiration. Les fontaines, le pavillon de thé, les statues, la serre... il ne restait de tout cela que des blocs de béton armé, des arbres arrachés et de larges cratères. Au loin, *die Amis*, les avions américains, s’acharnaient à détruire Berlin – la nuit, c’était le tour des Anglais, *die Tommys* – et dans les jardins venait se briser, comme sur une plage sinistre, le grondement des bombardements. L’odeur de roussi qui flottait dans l’air parlait de toute cette hystérie et cette désintégration. Ils saluèrent les gardes postés devant la casemate de l’issue de secours du *Führerbunker* ; Manolete sortit une cigarette, Arturo lui en demanda une.

– Mais, mon lieutenant, vous ne fumez pas !

– Aujourd’hui si, je fume.

Arturo posa le fusil-mitrailleur, prit la cigarette et laissa Manolete la lui allumer. Dans ce monde de nécessités, il avait eu envie d’accomplir un geste dépourvu de finalité pratique, d’un reliquat de la vie normale. À la troisième bouffée, il se mit à tousser.

– C’est bien ce que je disais. C’est pas votre truc, la sèche.

– Tu as raison, acquiesça Arturo qui écrasa la cigarette et la lui rendit. Quel jour sommes-nous ?

– Aujourd’hui ? – Manolete cracha la fumée de manière désordonnée. Le 14 avril.

– Il y a du nouveau ? demanda Arturo en pointant le menton vers le ciel.

– Les Américains sont du côté de l’Elbe et il paraît que les Russkofs sont déjà à Seelow, et que ça cogne sévère.

– En gros, les uns ne sont pas loin et les autres tout proches.

– Ils vont pas tarder à frapper à notre porte.

Arturo regarda le bloc de béton par lequel on sortait du bunker ; là, à douze mètres de profondeur, se cachait l’ancien seigneur de l’Europe, Adolf Hitler.

– Et lui ? On n’en entend plus beaucoup parler...

– Depuis deux mois, mon lieutenant, mais je crois qu’il est plus bon à grand-chose... C’est bientôt la fin des haricots.

– Allez, Manolete, il faut faire bonne figure.

– Vous me croirez si vous voulez, mon lieutenant, mais j’en ai pas de meilleure.

Arturo observa la grimace de résignation ironique qui se dessina sur le visage disgracieux de Manolete et sourit tristement. Puis il reporta son attention sur le bunker. Il savait que ce bloc n’impressionnait pas Manolete, voire qu’il le méprisait, car, contrairement à lui-même, Manolete était incapable de comprendre son importance historique. Le monde avait fait de Berlin une énorme cible et cet endroit en était le centre. L’intronisation du mal, l’abrogation de l’humanisme, l’extinction de l’humanité, le vertige, ces deux dernières années, de la déroute allemande : tout convergeait vers ce point, vers cette masse fortifiée. Et au bord de cet abîme insondable et fumant, *der Führer*, dans l’ultime station de sa fuite de la réalité, continuait de rêver de sa Germania, la cité babylonienne appelée à être la capitale d’un Empire germanique qui durerait mille ans, érigée pour qu’à l’avenir l’ampleur de ses ruines témoigne de sa grandeur, alors qu’au-dessus de sa tête l’avenir l’avait déjà rattrapé ; un avenir fait d’incendies, de décombres et de milliers de tonnes de bombes. Arturo cracha de côté et regarda Manolete.

– Tu peux me dire ce qu'on fout ici ? lui demanda-t-il d'une voix fatiguée.

Sa question était purement rhétorique, mais c'était compter sans la naïveté de Manolete et sa logique implacable.

– Nous n'avons pas d'autre endroit où aller, mon lieutenant.

Au même instant, un flot d'uniformes noirs se déversa de la porte du bunker : des prétoriens de la SS qui escortaient quatre civils portant des chapeaux foncés et des gabardines grises. Arturo reconnut les hommes qui, la nuit précédente, étaient arrivés avec la future victime ; le visage de l'un d'entre eux, aux traits flous, très pâle et sans sourcils, était de ceux que l'on n'oublie pas. Une fraction de seconde, ses yeux croisèrent ceux d'Arturo. C'étaient des yeux noirs, bridés par le froid, derrière lesquels on devinait un gouffre. Le groupe disparut rapidement à l'intérieur de la chancellerie.

– Il va y avoir une petite fête, mon lieutenant, murmura Manolete d'un ton pessimiste.

Arturo resta silencieux, attentif à son sixième sens qui, à fleur de peau, faisait scintiller dans sa mémoire le mot *WuWa*. Il retira son casque, le remit, ajusta la courroie de son fusil-mitrailleur et leva les yeux vers le ciel.

– Oui, finit-il par répondre mollement, l'air distrait. Et j'ai bien peur que ça ne finisse mal...

Une brise parfumée, qui semblait avoir traversé des kilomètres de champs de lilas, masqua pendant quelques instants l'odeur de brûlé de Berlin. Il acheva sa phrase :

– ... mais connais-tu quelque chose qui ne finisse pas mal, Manolete ?

Trois millions d'âmes

Assis dans sa cage, l'énorme gorille, amaigri par le manque de nourriture, observait les cinq soldats avec une extrême concentration. Ceux-ci, affalés les uns contre les autres, lui rendaient le même regard curieux. À deux pas, la haute tour antiaérienne du bunker du zoo surplombait cette matinée légèrement voilée. Et au fond, dans un coin du Tiergarten, on distinguait la ruine la plus spectaculaire de Berlin : le gigantesque Reichstag, siège du Parlement.

– Il est agressif ? demanda Arturo à la personne qui s'occupait des singes, et qui tenait plus de l'antiquité que du vieil homme.

– Non, pas trop, mais il peut envoyer de sacrés rugissements. Sûr qu'Ivan est plus agressif.

Ivan était le surnom des soldats russes.

– Qu'est-ce qu'il dit ? s'informa Manolete.

– Qu'il ne faut pas que tu t'approches de la bestiole, parce qu'elle a déjà avalé quelques Berlinoïses, le taquina Arturo.

– Comme vous y allez, répondit-il en bombant le torse.

Au même instant, le gorille ébaucha un bâillement qui se transforma en mugissement. Tous sursautèrent et lâchèrent une bordée de blasphèmes et de jurons. L'animal leur lança un regard contrarié.

– Merde, vous aviez raison, concéda Manolete.

– Allez, on n'est pas des gonzesses, tout de même, pro-

testa le caporal Hermógenes Guardiola, auquel un teint hâlé, hérité de ses années de service au Maroc, avait valu le surnom de Saladino.

– Saladino, tu n’es qu’un rustre... se moqua le soldat Gonzalo Cremada qui, lui, devait son surnom de Ninfo à sa belle gueule.

– Eh, Ninfito, t’as vu ta tête ? T’as la frousse, hein ? le nargua Manolete.

– Tu parles d’une bande, soupira Arturo avec une résignation feinte. C’est à vous qu’on devrait jeter des cacahuètes...

Ils continuèrent de se chamailler, sans toutefois se départir de cette bonne entente, mêlant camaraderie, subordination et une certaine démocratie, comme il convenait aux derniers Espagnols encore empêtrés dans le borbier berlinois. On était le 15 avril, c’était un dimanche froid et lumineux, et Arturo, même s’il savait qu’il s’agissait d’une notion de la vie civile sans grande signification ces temps-ci car la guerre ne connaît pas de dimanche, fut surpris de voir que le zoo de Tiergarten – un parc immense et luxuriant devenu un terrain vague semé de ruines – avait conservé un semblant de normalité, avec des Berlinoises circulant entre les cages des babouins, des oiseaux tropicaux, des kangourous, des ours... Comme toutes les villes assiégées, Berlin s’efforçait de maintenir la distribution des journaux et du courrier, le ramassage des ordures, l’activité des cinémas et des théâtres, le bon fonctionnement des transports publics, les heures de bureau. Eux-mêmes, dès qu’ils en avaient l’occasion, laissaient de côté leurs obligations et se retrouvaient pour sceller leur amitié à l’aide de rasades de cognac, parties de cartes, café, rata ou putes. Arturo était à Berlin depuis près d’un mois, à la faveur d’une erreur administrative qui l’avait affecté à la défense de la capitale et qui, étant donné les événements en cours, lui avait sauvé la vie. Manolete avait lui aussi tiré le bon numéro.

Quant à Ramiro, Ninfo et Saladino, Arturo avait fait leur connaissance lors d'une réception à l'ambassade espagnole ; tous trois étaient rattachés à diverses délégations officielles. Leur complicité était de celles qui se forment lors de situations extrêmes et qui sont, de ce fait, plus durables – et qu'Arturo bénissait parce que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas éprouvé ce sentiment de solitude si familier, cette sensation de se trouver dans la nacelle d'un ballon et de flotter à des centaines de mètres au-dessus de l'humanité. Conscient que sa tendance à l'introspection l'avait isolé toute sa vie et, dans le pire des cas, le rendait irascible, il s'étonnait que les démons eussent cessé de le hanter, des démons qui, accaparés pour l'heure par la ville de Berlin, accordaient une trêve à son autodafé personnel. Il avait même une maîtresse, Silke, une Berlinoise douce et chaleureuse – son mari, conducteur de panzer, avait été déclaré disparu à Koursk – avec laquelle il partageait un amour tiède, jalonné de barrières ne laissant passer que la compréhension, une certaine confiance et une compagnie stable. Était-il heureux ? À bien y réfléchir, il se sentait surtout coupable d'être heureux.

– Au fait, Arturo, tu as des affaires à régler à l'ambassade ? demanda le discret Ramiro, maigre comme un clou.

– Non, pourquoi ?

– Parce que ton nom était inscrit dans l'agenda du secrétaire à la date d'aujourd'hui. Ne me demande pas comment je le sais, je ne suis pas censé le savoir.

Arturo bondit comme s'il venait de se brûler.

– Euh, non, je ne crois pas. Tu n'en sais pas plus ?

– Seulement que tu étais sur la liste.

– Ah bon.

Manolete, qui avait tout entendu, ouvrit la bouche tel un poisson hors de l'eau : la même pensée l'avait traversé. Il s'approcha discrètement d'Arturo.

– Y aurait pas un gratte-papier qui se serait aperçu de la

combine, par hasard? chuchota-t-il. Si c'est le cas, on peut dire adieu aux vacances...

– Non, ça c'est l'affaire des Fritz. Si on ne s'est pas déjà fait pincer, c'est qu'ils ne s'en sont toujours pas rendu compte.

Il prit une profonde inspiration, essayant de se convaincre de ses propres paroles.

– Du chef et du mulet, plus on est loin et mieux on est, mon lieutenant, insista Manolete.

Arturo eut un rire forcé.

– Alors, vous allez boire un coup avec Chita? demanda-t-il aux autres.

– Je ne le vois pas taper le carton, répondit Ninfo.

– Je suis sûr qu'il joue mieux que toi, le railla Saladino.

– Possible, mais moi au moins, je respecte les règles, Arabe de mes deux. Pas comme d'autres.

– Les règles? s'exclama Saladino, comme si jouer sans tricher était une offense à ses ancêtres. Qu'est-ce que tu crois, qu'on est à *Güinbledón*?

Sa franchise et son ingénuité déclenchèrent l'hilarité du groupe. Tous savaient pertinemment qu'ils frayaient avec la tragédie, aussi accueillèrent-ils avec gratitude le moindre sourire.

– Où est-ce qu'on pourrait manger? demanda Ramiro d'un air grave.

– Y a qu'à suivre celui-là, dit Manolete en désignant Saladino. Il te trouverait un ragoût en pleine nuit, et sans balise de détresse.

– Tu parles, se défendit Saladino, avec le régime soi-disant bien calculé, enfin plutôt mesquin, qu'on nous impose... J'ai repéré une gargote dans la *jesaispasquoistrasse* où ils proposent autre chose que de la saucisse.

– D'accord, alors j'invite et tu paies, conclut Ninfo. On s'organise comment?

Tous, mus par un même réflexe, regardèrent Arturo qui,

en principe, détenait le grade le plus élevé. Mais celui-ci ne répondit pas ; il avait un regard de somnambule, le regard de celui qui écoute une voix intérieure.

– Mon lieutenant... ? le pressa doucement Ninfo.

– Oui, excusez-moi...

Il esquissa un sourire de politesse et chercha rapidement dans son sac à mensonges :

– J’ai bien peur de ne pas pouvoir vous accompagner, je viens de me souvenir que j’ai des affaires urgentes à régler à l’ambassade. Un autre jour, peut-être.

Un tel manquement à la discipline collective déclencha des huées frôlant l’insubordination, mais Arturo, qui ne se formalisait pas de ces fluctuations dans les rapports entre officiers et soldats, par ailleurs si courantes dans les situations difficiles, coupa court :

– Si vous continuez, je vous mets à la corvée.

Ce fut sacrément efficace. Ramiro, le seul à avoir conservé la distance hiérarchique, s’approcha furtivement pour lui rappeler tout en finesse qu’il ne faisait ni ne défaisait des rois, qu’il aidait son seigneur. Arturo lui assura qu’il serait muet comme une tombe ; il dut aussi tranquilliser Manolete, pour qui la détermination dont il venait de faire preuve n’était qu’un faux-semblant.

– Je vais voir, au cas où, abrégea-t-il à court d’arguments.

– Allez, au trot, les gars ! ordonna Saladino.

– D’abord, il faut dire au revoir à Chita, les retint Ninfo.

Manolete chercha le seigneur dont le visage, chiffonné comme une verrue, paraissait n’avoir jamais connu la jeunesse.

– Demandez-lui comment s’appelle la bestiole, dit-il à Arturo.

Arturo s’exécuta.

– Alors ? demanda Manolete.

– Il dit qu’il n’a pas de nom.

– Ah bon, c’est bizarre, non ?

Tous gardèrent un étrange silence tandis qu’ils observaient l’énorme primate. Son corps et son regard évoquaient la végétation luxuriante d’une jungle violente, prodigue, étouffante, sans égard, sans pitié ni justice, dont le lot quotidien était un fascinant carnage. Pareil animal vidait de son sens l’expression « Mère Nature », niait les hommes et leur civilisation.

– Non, ce n’est pas bizarre... dit enfin Arturo. Pourquoi ce serait bizarre ?...

Arturo se dirigea d’un bon pas vers l’ambassade espagnole, dans le quartier diplomatique du Tiergarten. En l’absence d’un ambassadeur évacué pour raisons de santé, le comte de Bailén, premier secrétaire, avait officiellement fermé le bâtiment deux semaines plus tôt et rejoint lui aussi la Suisse avec ses fonctionnaires, codes et documents, laissant sur place un détachement semi-clandestin, cinq hommes chargés d’expédier les dernières affaires avec la diplomatie allemande et de rapatrier les ressortissants espagnols. La Lichtensteinallee n’était pas très loin, suffisamment cependant pour qu’Arturo vérifiât *ad nauseam* à quel point la guerre avait pris une mauvaise tournure pour l’Allemagne. Des immeubles décapités ou éventrés ; des rues et des avenues parsemées de trous et de décombres, des pâtés de maisons volatilisés... Le grondement sourd et continu en provenance de l’est était si intense que, dans les districts orientaux de la capitale, situés pourtant à soixante kilomètres du front, les maisons tremblaient et les tableaux se décrochaient des murs. Toutefois, Arturo put constater à chaque coin de rue que la préoccupation principale des Berlinoïses, affaiblis par la tension et le manque de vivres, n’était pas d’assurer la défense de leur ville mais de remplir leur garde-manger avant que celle-ci fût assiégée, supportant les interminables files d’attente du rationnement

devant les boulangeries et les magasins d'alimentation. Arrivé sur la Lichtensteinallee, Arturo franchit une chicane au milieu de la chaussée et se retrouva devant l'énorme bâtiment familial en forme de *v*, dont la façade, partiellement enfoncée par une bombe, arborait l'aigle de saint Jean et le blason de la Phalange – le joug et les flèches. Il frappa à la porte, aussitôt ouverte par Matías, un dactylographe blond et élancé, auquel il prétexta le besoin de vérifier si, en tant que volontaire de la *División Azul*, il lui restait un solde à encaisser de l'armée allemande. Matías le conduisit à l'escalier d'honneur et le guida à travers un bâtiment désert jusqu'au bureau du secrétaire de l'ambassade. Il lui demanda de patienter devant la porte, le temps de l'annoncer. Au bout de quelques instants, il l'informa – il parlait très bas, si bien qu'Arturo dut faire un effort pour le comprendre – que le secrétaire l'attendait et lui pria de déposer le casque et les armes. Arturo ne manifesta aucune objection et lui remit aussi le Tokarev qu'il avait rapporté de Russie en souvenir. Il entra dans le bureau ; c'était une petite pièce, froide et nue, qui suscitait une certaine gêne autant qu'elle imposait le respect. Francisco Maciá, alors le plus haut représentant de la diplomatie espagnole auprès du Reich, était assis derrière une table, sous un portrait du Caudillo. Il était vêtu d'un costume à la coupe impeccable et dégageait la même impression sobre et aseptisée que son bureau. Arturo s'avança et fit le salut militaire ; Maciá se redressa en lissant son costume, contourna la table et lui tendit la main, lui souhaitant la bienvenue avec un imperceptible sourire de politesse bien rodé. Le secrétaire n'excédait en rien, se dit Arturo : il était grand mais pas trop, fort sans être robuste, présentait bien sans être particulièrement beau. L'homme lui approcha une chaise, l'invita à s'asseoir et se réinstalla à son bureau.

– Quelle heureuse coïncidence que vous soyez venu à l'ambassade précisément aujourd'hui, commença-t-il avec

une lenteur étudiée. On m'a informé de votre problème de solde, mais j'allais vous appeler pour une autre affaire.

Arturo se cala sur son siège, défit les premiers boutons de sa capote de laine et de rayonne et se composa une expression docile.

– Je vous écoute.

– Puis-je commencer par vous offrir un café? C'est du vrai café, soyez sans inquiétude.

– Cela fait bien longtemps que je n'en ai pas senti l'arôme. Avec plaisir.

Maciá passa un bref appel sur une ligne interne puis reprit la discussion.

– Bien, tout d'abord, j'aimerais éclairer deux ou trois points avec vous.

Il se racla la gorge.

– Les regrettables incidents survenus à Leningrad vous ont valu une réputation méritée au sein de feu la *División Azul*. Néanmoins, quelle ne fut pas ma surprise quand, en Espagne, on m'a chargé de cette petite affaire et sommé de la confier au lieutenant Arturo Andrade Malvido. Il est évident qu'au palais de Santa Cruz, on sait qui vous êtes. Ce qui le semblait moins, c'était de mettre la main sur vous, d'autant que la *División* a été rapatriée. Je peux vous assurer que ma surprise s'est muée en stupéfaction lorsqu'on m'a informé que vous étiez à Berlin, et que, si vous étiez encore en vie, je devais me mettre en contact avec vous le plus tôt possible.

Il marqua une pause.

– Voici donc ma première question : pourquoi êtes-vous encore ici?

C'était en effet une bonne question. Arturo récapitula mentalement les deux dernières années de sa vie. Après avoir élucidé de sombres crimes au sein de la *División*, ce qui lui avait permis d'être réhabilité au grade de lieutenant, il avait miraculeusement survécu au massacre perpétré par les Soviétiques

à Krasny Bor – plus de deux mille Espagnols étaient tombés pendant les premières vingt-quatre heures, et le combat au couteau qu’il avait livré contre un Russe lui donnait encore des cauchemars –, et plus tard, à la bataille sanglante qui s’était déroulée sur la rive occidentale de la rivière Ishora. À ce moment-là de la guerre, fin 1943, le régime espagnol, ayant renié toute idéologie affichée antérieurement, n’avait d’autre but que de s’affermir afin de conserver le pouvoir qu’il avait si insatiablement recherché et conquis. Ainsi, l’autel richement décoré de la lutte contre le communisme et de la fraternité germano-espagnole se voyait démantelé par la menace de l’écrasante supériorité militaire soviétique, la pression britannique et américaine et la faiblesse alarmante de l’Axe. Le vol désormais constant des Furies sur l’Allemagne incitait les rats à quitter le navire, et durant le repli de la Wehrmacht, depuis les confins de son avancée orientale et occidentale jusqu’au cœur même du Reich, l’Espagne était passée de la non-belligérance à la neutralité et avait fini par s’en laver tout bonnement les mains. La première victime fut la *División Azul*, rapatriée à l’exception de deux petits contingents de volontaires, la *Legión Azul* et l’*Escuadrilla Azul*, laissés sur place pour sauver les apparences avant d’être dissous en à peine deux mois, devenus eux aussi trop dangereux pour la patrie, les seuls autorisés à rester étant les soldats voulant s’engager de leur propre chef dans la Wehrmacht ou dans la SS, et dont l’État espagnol n’avait plus cure. À ce stade, Arturo ne savait plus vraiment pourquoi il se tenait encore au bord de ce gouffre. Il n’avait aucun motif idéologique ni aucune pression hiérarchique et aurait pu monter dans ce train, à Nikolajevska, pour regagner un confortable immobilisme militaire à Madrid. Au lieu de cela, il avait préféré intégrer la *Legión*, et plus tard la brigade belge de la SS de Léon Degrelle, la Wallonie, en tant que simple grenadier, et se battre désespérément contre les avant-gardes sovié-

tiques en Poméranie. Transféré à Potsdam, il y avait rencontré l'*Unidad Ezquerra*, un groupe de combat constitué par le capitaine Miguel Ezquerra à la demande des Allemands, et qui, encadré par la *Waffen-SS*, serait affecté à la défense de Berlin. Ensuite, grâce à un quelconque sortilège bureaucratique, il avait atterri au service de la chancellerie. Pourquoi ? se demandait-il. Pourquoi continuer à tourner en rond comme une mule attachée à une noria ? Il n'était plus sûr de rien ; peut-être la guerre était-elle devenue un état de conscience, un état primitif et hypnotique qui le maintenait lié à son mystère, à son danger, à sa beauté. Peut-être.

– Nous devons empêcher les hordes mongoles d'envahir l'Europe, lutter jusqu'à la dernière seconde contre le bolchevisme, mentit-il.

Maciá le regarda comme quelqu'un qui cherche à se reconnaître dans un miroir brisé. S'il en tira une conclusion, il la garda pour lui.

– En ces temps si critiques et si difficiles, heureusement qu'il existe des hommes comme vous. La patrie connaît votre hauteur d'esprit et elle en est fière, lieutenant. Cette bataille est peut-être perdue, mais nous allons poursuivre notre combat dans cette croisade contre les ennemis de l'Espagne. En tout lieu, à tout moment et aussi longtemps que cela sera nécessaire. Et c'est là que vous entrez à nouveau en scène.

– En quoi puis-je être utile ?

Maciá ne perdit pas de temps. Il baissa le drapeau neutre et hissa un autre drapeau, noir celui-ci, orné de deux tibias et d'une tête de mort.

– J'irai droit au but, dit-il en posant ses mains sur le bureau. L'Allemagne a perdu la guerre, et l'Espagne se trouve dans une situation pour le moins délicate. D'un côté, le pays dépend du pétrole des États-Unis ; de l'autre, certains des Alliés, qui ne nous portent pas dans leur cœur, ont mal interprété notre acharnement à lutter contre le communisme, *y compris* aux

côtés des Allemands, et s'entêtent à user de représailles. Il faut ajouter à cela qu'en Espagne, il y a quelques... – Arturo devina le mot laissé en suspens : *phalangistes* – ... arrivistes et opportunistes qui continuent d'intriguer contre le Caudillo. Étant donné la situation, la patrie doit se méfier de tout ce qui pourrait la compromettre ; même votre présence ici, à la défense du Reich, la compromet. De fait, vous n'existez pas.

Maciá, l'air grave, guettait l'effet de ses paroles.

– J'en suis conscient, concéda Arturo.

– Croyez-moi, cela ne fait qu'accroître votre valeur. Mais même les bons nageurs finissent par se noyer : j'entends par là qu'il convient d'être prévoyant. Vous êtes au courant des rumeurs...

– Quelles rumeurs ?

– *WuWa*, répondit Maciá sur un ton presque solennel.

Arturo soutint son regard une fraction de seconde de plus qu'il n'eût convenu. Il porta la main devant la bouche et toussota.

– À quoi faites-vous allusion ?

Maciá allait répondre lorsqu'on frappa à la porte. Après en avoir reçu l'autorisation, Matías pénétra dans la pièce avec un plateau et deux tasses d'un café encore fumant qu'il déposa sur la table avec un sucrier et deux petites cuillères. Arturo sentit, mêlée à l'odeur savoureuse de café, une odeur de graisse provenant des mains de Matías qui venait certainement de bricoler son Underwood. Celui-ci demanda la permission de se retirer et ferma doucement la porte.

– *WuWa*, répéta Maciá en approchant la tasse de ses lèvres. Les *Wunderwaffen*, les armes merveilleuses.

Arturo, qui s'apprêtait à sucrer son café, suspendit son geste. Il se reprocha de ne pas avoir fait le lien entre le mot écrit sur le faire-part qu'il conservait dans sa poche et ce mythe créé par un nazisme aux abois.

– Mais ça, ce sont des histoires à dormir debout, répondit-il en reprenant le rituel du sucrage.

– On dirait bien. Cela fait des mois que Goebbels parle de nouvelles armes extraordinaires qui changeront le cours de la guerre. D'après lui, la Wehrmacht attend que les Russes se rapprochent pour les prendre au piège, mais à part les fusées V1 et V2 et les chasseurs à réaction Me-262, on n'a rien vu de merveilleux et, bien évidemment, leur utilisation n'a pas retourné la situation.

– Ce n'est rien d'autre qu'une invention de M. Goebbels pour remonter le moral de la population.

– C'est fort probable. Même lorsque Mussolini est venu voir le Führer en avril dernier au château de Klessheim et que Ciano en personne nous a rapporté ce que Hitler, là-bas, avait prétendu...

Il ouvrit un tiroir et sortit un feuillet qu'il disposa au centre de son sous-main en cuir.

– Je cite : « Nous avons des avions à réaction, des sous-marins furtifs, de l'artillerie et des chars colossaux, des systèmes de vision nocturne, des fusées d'une puissance exceptionnelle et une bombe dont les effets étonneront la terre entière. »

Il marqua une hésitation.

– « Tout cela s'accumule dans nos ateliers souterrains à une vitesse étonnante. L'ennemi le sait, il nous frappe, il nous détruit, mais nous riposterons et notre réponse aura la force de l'ouragan, et nous n'aurons aucunement besoin d'employer les armes bactériologiques, domaine dans lequel nous sommes également au point. Pas un seul de ces mots ne s'écarte de la vérité... » Je le répète, même lorsque nous avons été informés de cette rencontre, nous n'avons pas apporté grand crédit à ces propos.

Il s'ensuivit un silence semblable à celui qui entoure la consécration de l'hostie. Arturo tournait la cuillère dans son café dans le sens des aiguilles d'une montre. Il avala une petite gorgée.

– Excellent, le café. Et donc ?

– Comme je vous le disais, on en serait restés là si nos services de renseignements, en Italie, ne nous avaient pas transmis il y a peu un rapport concernant un dénommé Luigi Romersa.

– Je suis censé le connaître ?

– Pas forcément. C'est un journaliste que le Duce a envoyé ici en octobre avec une mission spéciale : l'informer de la part de vérité que contiennent les propos de Hitler.

– Et quelle est cette part ?

Maciá se gratta le menton avec une moue songeuse.

– C'est bien là le problème : tout le monde y va de son avis, mais nous manquons d'éléments probants. Les données sont imprécises, générales... D'après nos agents, ce Luigi est rentré fort impressionné, évoquant des usines souterraines de la taille d'une ville, pleines d'engins extraordinaires. Il a également assisté à l'essai d'une mystérieuse bombe dite « bombe de la désagrégation », susceptible de tout détruire à des kilomètres à la ronde.

– Oui, acquiesça Arturo, sceptique.

Il but une autre gorgée.

– Encore des fadaïses, je suppose, ajouta-t-il.

Maciá rangea le feuillet dans le tiroir et secoua la tête, geste qu'il semblait ne pas avoir fait depuis longtemps.

– Nous devons tenir compte des faits, et il se trouve qu'en Normandie le SHAEF¹ a signalé la destruction de vingt-cinq chars de combat britanniques par un seul Tiger, un étrange modèle. Les Me-262 ont fait sauter le pont de Remagen, sur le Rhin, avec des bombes qui paraissaient chercher la cible. L'infanterie américaine a découvert un tireur embusqué qui

1. SHAEF : *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force*. Quartier général des forces alliées en Europe de fin 1943 à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

opérait de nuit, et avec succès puisque des pertes ont été déplorées, ce qui signifie qu'il pouvait voir dans l'obscurité. Ce sont des cas isolés, exceptionnels, mais avérés. Des faits, en somme.

Il se lissa les sourcils et poursuivit :

– À la lumière de ces données, l'étrange assurance dont Mussolini a fait preuve en affirmant en décembre à Milan, lors de sa dernière allocution publique, que les Allemands lâcheraient bientôt sur les villes des Alliés des bombes capables de les raser entièrement, prendrait tout son sens. Et en février de cette année, également lors de son dernier discours radio-phonique, Hitler a demandé à Dieu de lui pardonner l'usage d'une arme dévastatrice et définitive.

– Et pourquoi ne l'a-t-il pas encore utilisée ? demanda Arturo d'un ton cassant.

Maciá soupesa cette interrogation. Il répondit par une autre question :

– Vous êtes-vous demandé pourquoi le peuple allemand résistait de cette manière si peu rationnelle, si féroce ?

– La discipline, et la peur des Russes, j'imagine.

– Peut-être. Et pourquoi les Alliés ont-ils multiplié leurs opérations de bombardement alors que la fin approche ? Pourquoi ont-ils ordonné à leurs généraux de prendre Berlin au plus vite ?

– L'envie de finir la guerre.

– Il se peut aussi que la Wehrmacht ait besoin de temps pour achever ce qu'elle a à achever. Ou alors, tout est déjà prêt et elle attend simplement que les Russes soient à portée de tir. Les Alliés ont dû le pressentir, et c'est pour cette raison qu'ils sont nerveux et agissent en conséquence...

Il observa un de ces silences qui renvoient à un non-dit capital, en l'occurrence la bombe de la désagrégation. Arturo termina son café corsé, tandis que celui de Maciá, encore intact, refroidissait dans sa tasse.

– Pourquoi vouliez-vous me faire venir, monsieur le secrétaire ?

– C'est très simple, lieutenant : pour pouvoir émettre un vrai jugement et non pas un simple avis. Notre devoir est de protéger l'intégrité de l'Espagne. Et s'il y a une possibilité, si infime soit-elle, que le nouvel ordre dans lequel devra évoluer la patrie ne soit pas celui qui est prévu, nous devons la considérer. Dieu est toujours du côté de l'armée la plus forte, et l'Espagne est toujours du côté de Dieu, nous sommes bien d'accord ?

Arturo trouva cela d'un cynisme hautement sophistiqué.

– Tout à fait, répondit-il insidieusement.

– Vous êtes actuellement affecté à la chancellerie. Et vous êtes de ceux qui savent regarder, mais aussi de ceux qui n'ont pas peur de voir. Pendant que la délégation restera à Berlin, vous serez nos yeux et nos oreilles, et vous nous tiendrez informés de tout ce qui aura trait à l'affaire qui nous concerne. Si vous rentrez en Espagne, tout cela sera pris en compte le moment venu, ça va de soi.

– Entendu. Je suis à vos ordres.

Maciá quitta alors son costume de diplomate ; à l'évidence, il était doté d'une intelligence tout en nuances, du moins en donnait-il l'impression, et Arturo devina que le secrétaire n'aurait aucun mal à adopter un ton plus chaleureux, dépourvu de pathétiques signes de connivence ou de marques d'une camaraderie feinte.

– Très bien, lieutenant. Avez-vous besoin de quelque chose ?

– Je présume que, si c'est le cas, je peux faire appel à vous ?

Maciá réfléchit à la question d'Arturo avec le soin qu'il eût mis à manipuler un stylo à plume qui fuit.

– Vous le pouvez, dans la mesure de nos possibilités et de manière non officielle, dit-il enfin avant d'ouvrir un autre

tiroir et d'en sortir une épaisse enveloppe marron. Ce sont des dollars, ils vous seront sans doute utiles en cas de difficultés. Matías vous confiera également une radio pour que vous puissiez nous contacter si la situation devenait intenable ; je vous suggère de la mettre en lieu sûr. À ce propos, lieutenant, je ne serai pas tranquille tant que je ne vous aurai pas dit une dernière chose.

– Je vous écoute.

La franchise de Maciá le surprit.

– Vous savez, cette ville va devenir un enfer. Ici, il y a trois millions d'âmes condamnées. Et à moins d'un miracle, les Russes vont se venger de ce que les nazis leur ont fait subir durant l'occupation. Et ils ont déjà montré toutes les abominations dont ils sont capables en Prusse, en Silésie et en Poméranie. Vous étiez en Poméranie, n'est-ce pas ?

Arturo se rappela les caravanes sans fin, le flot homérique de femmes et d'enfants faméliques, terrorisés, fuyant les *frontoviki*¹ soviétiques ; ce climat sans pitié, les atrocités commises, les saccages perpétrés, les flammes, les torrents de sang que faisait couler une lutte acharnée, sans répit ; et toujours, cette retraite à travers des forêts enneigées.

Il acquiesça en silence, ce que Maciá interpréta comme une invitation à poursuivre.

– En outre, il y a en ville trois cent mille travailleurs étrangers, des esclaves, des chevaux de Troie, et parmi eux beaucoup de rouges espagnols qui n'attendent qu'une chose : se venger de la guerre qu'ils ont perdue. Bien que Hitler soit fini, croyez-moi, la seule chose qui les retient, c'est leur habitude de réagir au claquement du fouet. Lorsqu'ils auront rassemblé tout leur courage et pris conscience qu'il n'y a personne pour manier le fouet, ils vont saccager, voler, tuer, violer... Ils le feront, et comme il faut, cela ne fait aucun doute. La légation ne va pas

1. Troupes de choc de l'armée soviétique.

rester longtemps, cinq ou six jours tout au plus. À Tempelhof, il y a un avion prêt à nous évacuer vers le Danemark quand tout ça tournera au vinaigre. Je veux dire par là que si, au bout du compte, vous estimez que la loyauté envers les Allemands est une question de dates, et eu égard à votre statut, il y aura toujours une place pour vous dans cet avion.

Arturo eut un petit sourire. En définitive, songea-t-il, il ne s'agissait pas tant chez Maciá de cynisme raffiné que d'une capacité à anticiper les faits.

– Merci beaucoup, monsieur le secrétaire. J'en tiendrai compte. Même si, pour l'instant, il me semble que Berlin est un lieu comme un autre pour disperser ses cendres.

– C'est votre choix. Bon, eh bien, je crois qu'il ne reste plus qu'à traiter votre affaire...

La perplexité d'Arturo fut le troisième invité de la réunion.

– Oui, enchaîna Maciá, votre solde...

– Ah oui, bien sûr...

– Si vous souhaitez toujours vous en informer – Arturo n'aurait su dire si ce « toujours » était à prendre au second degré –, voyez ça avec Matías. Avez-vous besoin d'autre chose? Qu'aurais-je pu oublier?

Arturo savait pertinemment que la franchise n'est une vertu que lorsqu'elle se manifeste envers les supérieurs hiérarchiques.

– De la nourriture, dit-il sans ciller. Si vous pouvez me procurer un peu de nourriture, je tiendrai le coup.

– Bien sûr.

Maciá accompagna sa réponse d'un geste indiquant qu'il lui importait peu qu'on lui mît les points sur les *i*. Il se leva avec une certaine désinvolture qui laissait transparaître son statut sans pour autant le souligner. Il lissa son costume d'une main et tendit l'autre. Arturo se mit au garde-à-vous avant de lui tendre la sienne.

– Eh bien, *vista, suerte y al toro*¹, lieutenant.

D’entendre Maciá citer la devise de García Morato, célèbre as de l’aviation franquiste pendant la guerre civile, ne rassura pas vraiment Arturo qui n’ignorait pas la fin calamiteuse qu’avait connue cet homme. Il rangea l’enveloppe et avec elle, il le sut à cet instant, tout espoir de salut.

Sans qu’il eût besoin d’ajouter quoi que ce soit, Matías lui remit son attirail militaire ainsi qu’une lourde radio qu’Arturo installa sur son dos comme un sac, et – après avoir fait confirmer l’ordre de Maciá – un colis de victuailles. Pour sauver les apparences, Arturo se sentit obligé de jeter un œil aux émoluments qu’aurait pu lui devoir l’armée allemande, puis se fit raccompagner à la porte. Dehors, il dut à nouveau affronter le froid qui l’embrocha comme une pique et ce mal-être quasi physique qui flottait dans l’air. Il passa la sangle du Schmeisser autour de son cou, vérifia son Tokarev et laissa son imagination contempler les Furies aux ailes de déesses noires, perchées sur les corniches de Berlin. Les Grecs de l’Antiquité craignaient tellement ces divinités féroces qu’ils n’osaient pas les nommer, préférant les appeler, non sans ironie, les Euménides, les Bienveillantes. Mais Arturo, lui, n’avait pas peur de les appeler chacune par son nom tandis qu’elles le surveillaient de leurs yeux énormes, telles des billes noires et brillantes : Tisiphone, Alecto, Mégère...

Il fallait d’abord mettre la radio en lieu sûr. Outre le risque qu’Arturo faisait encourir à l’appareil en le promenant dans une ville que l’on bombardait avec l’intention de faire passer ses restes par les trous d’une raquette, l’obsession de Goebbels pour la cinquième colonne et les défaitistes avait empli la capitale de patrouilles SS qui n’hésitaient pas à prononcer

1. Littéralement : « Bonne vue, bonne chance et au-devant du taureau. »

et exécuter la sentence capitale, et qui, si elles étaient mal lunées, pouvaient suspecter ce petit Espagnol – tout soldat qu’il était – d’utiliser son transmetteur radio pour donner des renseignements à Ivan sur la défense de Berlin. C’est à cela qu’il songeait lorsqu’il atteignit Potsdamer Platz et vit une Kübelwagen décapotée, la robuste jeep allemande, s’arrêter d’une manière pas tout à fait fortuite quelques mètres plus loin et se garer sur le trottoir. À côté, on pouvait lire au mur un avertissement aussi rassurant qu’un chat noir : TOD UND STRAFE FÜR PFLICHTVERGESSENHEIT, « Mort et châtiment à ceux qui oublient leur devoir », et à l’intérieur du véhicule, deux SS portant des manteaux noirs, pour que chacun sache bien de qui il s’agissait et quelles étaient leurs intentions. Arturo flaira clairement le piège, mais hésita à y mettre le pied. Il ne faisait aucun doute que ces deux-là étaient venus pour lui ; le doute se portait plutôt sur leurs raisons. La seule qui lui vint à l’esprit était le faire-part rangé dans la poche de sa vareuse, et si tel était le cas, cela signifiait qu’il n’allait pas tarder à voir les pieds du Christ sur sa croix. S’il était gelé, il n’en ressentit pas moins de la sueur s’écouler dans son dos ; toutefois, il n’envisagea pas de déguerpir, et, avec l’air de celui qui n’a rien de mieux à faire, il continua d’actionner ses jambes comme des pistons dans leur direction. Quand il arriva à leur hauteur, l’un des deux SS, un *Scharführer* aux traits si grossiers que l’on eût dit que l’évolution l’avait ignoré, se redressa en s’appuyant sur le pare-brise et lui ordonna de s’arrêter. Arturo obtempéra et fit le salut nazi.

– Identifiez-vous ! aboya le SS.

Arturo remarqua que l’Allemand en rajoutait, mais il joua le jeu et déclina son identité. Il eut également à répondre à deux questions, l’une conventionnelle et l’autre impertinente, portant sur le lieu d’où il venait et sa destination, et sa loyauté envers le Führer. Passé cette rafale d’interrogations, le deuxième – qui, une fois descendu du véhicule, et malgré

sa haute taille, paraissait plus large que haut – ouvrit la portière arrière et lui fit clairement comprendre qu'ils avaient passé la matinée à le chercher, sa photographie fixée sur le pare-brise, et qu'ils avaient pour ordre de le ramener avec eux : quelqu'un voulait lui parler. Ce *quelqu'un*, inquiétant et sombre, laissait entrevoir un rendez-vous aussi froid que la surface d'une table en marbre.

– Où faut-il aller ? s'enquit Arturo.

– Prinz-Albrecht-Strasse.

À la seule mention de ces trois mots, Arturo craignit que les SS ne détectent, mêlée à l'odeur aigre de transpiration de sa capote, l'odeur de la peur qui le saisit soudain. Il acquiesça et songea avec un certain cynisme qu'il semblait être ce jour-là le gars le plus populaire de Berlin. Il grimpa sans broncher dans la Kübel qui, après un claquement de portière, se mit à zigzaguer entre les nids-de-poule qui jalonnaient les rues berlinoises. Pendant le bref trajet à travers le district gouvernemental, Arturo, le visage tenaillé par le froid et la main sur le casque en acier, se dit que la peur avait été créée pour aider à survivre. C'était quelque chose de naturel, il fallait simplement savoir la manier, surtout si l'on se faisait emmener au numéro 8, Prinz-Albrecht-Strasse, siège de la *Reichssicherheitshauptamt* (la RSHA), l'Office central de la sécurité du Reich. Cet ancien palais abritait les bureaux du *Sicherheitsdienst* (le SD), le service de sécurité de la SS, et de la *Sicherheitspolizei* (la *Sipo*), la police de sécurité, qui comprenait la *Kripo*, la police criminelle, et la redoutable Gestapo, la police politique. C'est dans ce lieu que l'on avait organisé avec efficacité et méthode la terreur qui avait brûlé des hommes et consumé des frontières pendant six longues années. Ils laissèrent derrière eux des enfilades de façades XIX^e siècle et la Kübel se gara à la hauteur de la porte principale, dont la symétrie avait été mise à mal par les bombes, tout comme le reste du bâtiment. Arturo descendit du véhicule et fut

conduit à l'intérieur, encadré par les deux *Schutzstaffel*. Ils franchirent les contrôles et gravirent un immense escalier menant à un vestibule transformé en salle d'attente, au plafond voûté et avec trois grandes fenêtres en forme d'arc, flanquées des bustes de Hitler et Göring. C'était la première fois qu'Arturo mettait les pieds à la RSHA, ou la Maison des Horreurs, comme l'avaient baptisée les Berlinoises. Au lieu de l'obscur énergie, des noirs battements de cœur qu'il avait imaginé rencontrer, il fut naïvement surpris par l'efficacité industrielle que renfermaient ses couloirs, faite de documents en trois exemplaires minutieusement archivés, et qui, infusant dans une cruauté primitive, avait eu des effets dévastateurs en Europe. Seuls une légère fièvre, un empressement dans les mouvements des SS laissaient entrevoir qu'une tragédie fondait sur eux ; ces hommes, pleinement conscients qu'un chapitre entier leur était réservé dans le livre où les Russes avaient couché les noms de ceux avec qui ils avaient des comptes à régler, détruisaient tous les documents sans exception, ce qui expliquait pareille agitation. Des portes soudainement ouvertes et fermées trahissaient les scènes qui se répétaient alors dans les bureaux et services de l'*Allgemeine-SS* partout dans le Reich : l'élimination systématique de milliers de fiches couleur brique concernant les personnes, de dossiers, d'autorisations signées, d'ordres... autant de traces d'une responsabilité plus lourde au fur et à mesure que l'on s'éloignait des hommes portant les armes. Mais surtout, on se débarrassait de piles entières de *Dienstalterliste*, un registre secret établi plusieurs fois par an où était consignée toute la hiérarchie des officiers SS, leurs noms, affectations, charges, médailles... En définitive, un vrai régal pour les couteaux bien aiguisés du SMERSH¹ soviétique. La

1. Transcription anglaise d'un acronyme russe signifiant : « Mort aux espions ». Désigne les différentes sections du contre-espionnage soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale.

bête était blessée et traquée, mais elle respirait toujours, et Arturo aurait la tête entre ses mâchoires pendant un certain temps encore. Quand il se rendit compte que ses escortes avaient fait halte dans un bureau, ils se dirigeaient déjà vers les sous-sols du complexe.

– C'est ici, lui indiqua celui des deux SS qui jouait le rôle du gentil flic.

Ils frappèrent à une porte métallique tout oxydée, et un autre membre de cet ordre noir, un type aux traits peu marqués, dont la vareuse était à moitié déboutonnée et maculée de grosses taches sombres, leur ouvrit. Arturo fut aussitôt assailli par une odeur de panique : un air saturé de merde, de sang, d'urine et de sueur, auquel venait s'ajouter l'arôme douceâtre caractéristique des salles d'interrogatoire où l'on essaie continuellement d'effacer ce qui vient de s'y produire. Ses accompagnateurs, estimant leur mission accomplie, firent demi-tour sans un mot ; Arturo pénétra alors dans l'une de ces pièces sans fenêtres que l'on rencontre dans les cauchemars et dont on ne parvient à sortir qu'à l'aube, au milieu des cris et trempé de sueur. Au centre, faiblement éclairé par une lumière jaunâtre, un homme nu était assis sur une chaise noire fixée au sol. Des lanières et des anneaux lui entravaient les chevilles, les poignets, le torse et la tête. Un jeu de câbles, derrière lui, filait jusqu'à une sorte de comptoir où un autre SS, avec une tête de bulldog et de très longs bras, contrôlait le voltage. Debout à ses côtés, un *Hauptsturmführer*, qui avait les jambes arquées comme s'il avait servi dans la cavalerie, arborait un visage fuyant qui hésitait entre ennui et paresse. Le directeur de cette inquisition, certainement. Et dans un coin, une présence, dans la pénombre, qu'Arturo ne parvenait pas à distinguer : le genre de présence qu'il avait appris à craindre par-dessus tout. Il se mit au garde-à-vous dans un claquement de bottes sonore, le bras levé.

– Avez-vous vu ce qui arrive aux ennemis du Reich ? lui

demanda le capitaine, le regard vide, sans lui rendre son salut.

Arturo se borna à afficher l'expression que la gravité de la situation requérait.

– Posez votre sac et votre arme et mettez-vous à l'aise. Le spectacle le vaut bien.

Arturo obéit et laissa le havresac, le casque et le fusil-mitrailleur contre le mur. Il observa le malheureux. Et ce n'était pas beau à voir : il ressemblait à un cadavre sur le point de subir une séance de dissection, n'était le fait qu'il respirait encore. C'était un homme fort, très poilu, et son visage tuméfié empêchait toute identification. Son corps était couvert d'hématomes violets perlés de sang. Le capitaine fit un signe de la tête et l'homme fut projeté en avant, les yeux exorbités, par une force dévastatrice qui broya chacun de ses nerfs. Des milliers d'aiguilles électriques fouillaient les pores de sa peau et transformaient ses yeux en boules de feu. Puis il s'écrasa contre le siège, tel un pantin dont on aurait soudainement relâché les ficelles. Il n'avait pas crié, seulement essayé de protéger son orgueil avec des grognements ; ce qui, outre qu'il ne demandait pas grâce, indiquait qu'il avait subi des heures et des heures de calvaire, d'évanouissements, de vomissements, de raclées... Un concentré de barbarie obscène dont le point culminant était un détail qu'Arturo venait seulement de remarquer. Un miroir de pied avait été installé devant le martyr afin qu'il pût constater sa misère, vérifier à chaque seconde qu'il se métamorphosait en dépouille.

– Je suis le *Hauptsturmführer* Friedrich Möbius, déclara le capitaine, et je vous présente notre invité, le sergent de rangers Philip Stratton, un commando américain parachuté près d'une ferme des environs de Berlin. Il a été capturé par les fermiers. Il a eu de la chance, ils ne l'ont pas tué.

Arturo observa le corps écorché de l'Américain : en effet, l'homme avait eu de la chance, une terrible chance.

– Il a d’abord été pris en charge par la Gestapo. Ils ont trouvé sur lui une carte de Berlin où étaient signalés plusieurs endroits dont la chancellerie. Après le crime commis hier, ils ont pensé qu’il pouvait nous intéresser.

– Je comprends, *mein Hauptsturmführer*, coupa Arturo avec aplomb, en dissimulant sa queue entre ses jambes. Ce que je ne saisis pas, c’est pourquoi vous m’avez fait venir.

– Ne soyez pas impatient, laissez-moi vous expliquer – Arturo hocha la tête. Cela fait plusieurs semaines que *Herr Stratton* profite de notre hospitalité et il va rester encore un petit moment, je le crains. S’il était un peu moins têtue, il nous aurait fait gagner beaucoup de temps, n’est-ce pas, *Herr Stratton* ?

Cette question fut suivie d’un imperceptible signe du menton que le subordonné transforma en une explosion d’électricité. Le commando se cabra de manière invraisemblable et une odeur fétide envahit aussitôt la pièce. Les muscles de *Stratton* s’étaient relâchés sans qu’il eût pu retenir ses excréments. Le SS qui leur avait ouvert la porte se moqua en se pinçant les narines avant d’aller chercher un vaporisateur de désodorisant.

– C’est très grossier, *Herr Stratton*, lui reprocha le capitaine sans la moindre ironie. Bien, continua-t-il, nous savons maintenant que votre visite n’est pas sans rapport avec les tentatives d’entraver l’effort de guerre allemand. Nous avons déjà vu ce que les Anglais ont fait dans les usines d’eau lourde de Norvège et dans celles de fusées à Peenemünde. Il est évident qu’ici, il n’y a ni eau lourde ni fusées. Qu’êtes-vous venu chercher, *Herr Stratton* ? Dites-le à *Herr Andrade*.

Le commando secoua la tête de façon infinitésimale, mais ne répondit rien.

– Allez, vous nous l’avez déjà dit, ne soyez pas timide. Vous ne voulez pas que l’on appuie à nouveau sur l’interrupteur.

– *Haus*... prononça le fantôme de sa voix.